

Des
ÉPINES
et des
ROSES

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Des épines et des roses / Zoëlle Gagné

Nom : Gagné, Zoëlle, 1952- , auteure

Identifiants : Canadiana 20250032910 | ISBN 9782898045196

Classification : LCC PS8613.A43742 D47 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Chantal McMillan

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

Zoëlle Gagné

Des
ÉPINES
et des
ROSES

LES ÉDITIONS JCL 

À ma fille Tamara.

Comme expression de mon amour inconditionnel.

LIVRE PREMIER

*« C'est le travail sur l'ombre, la traversée de la nuit
qui permettent la montée de l'aube. »*

CHRISTIANE SINGER

PROLOGUE

Mes bébés sont sagement alignés sur le divan. Ils portent des vêtements luxueux et leurs cheveux soyeux sont, comme toujours, parfaitement coiffés.

Ils ont une certaine ressemblance dans le regard. Ils ne me contredisent jamais et font mes quatre volontés. Quelques-uns partent vivre une nouvelle aventure loin de moi. D'ailleurs, cela arrive de plus en plus souvent.

Cependant, c'est moi qui décide quand ils peuvent me quitter.

Je ne suis pas une mégère ni une marâtre, au contraire, je les bichonne et les pouponne chacun à son tour.

En rassemblant les différentes parties de leurs corps à leur jolie tête en porcelaine et en les peignant avec tout le réalisme qu'il m'est possible de pratiquer, je leur donne vie. Créer des poupées m'a permis de conserver un fond de tendresse qui ne demandait qu'à gonfler et à se répandre autour de moi. Elles ont été comme une bouée de sauvetage et m'ont empêchée de couler dans l'abîme du chagrin.

1

Une rencontre est une promesse

1977

Courbée derrière ma haie et concentrée sur ma tâche, je n'ai pas entendu le bruit des pas venant dans ma direction. C'est alors qu'une voix claire et fluette s'élève dans l'air chaud du matin.

— Qu'est-ce tu fais ?

Je ne suis pas certaine qu'elle s'adresse à moi. Je fais mine de rien, mais la même question revient sur le même ton.

— Qu'est-ce tu fais ?

Tout en poursuivant ma besogne, je décide de répondre. Comme ça, l'intruse s'en ira.

— Je ramasse des cailloux.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Ben ! Pourquoi tu ramasses des cailloux ?

— Parce que !

— Moi aussi, je ramasse des cailloux. J'en ai un beau, tout rond avec des brillants dedans. J'en ai un autre aussi, il ressemble à un chat tout blanc. Tu veux les voir ?

Je relève la tête et rencontre la frimousse de la petite rouquine qui habite la maison de l'autre côté de la rue. Je la reconnais, l'ayant aperçue à quelques reprises depuis le début du printemps. Je ne sais pas trop comment réagir. Je n'ai pas l'habitude de parler de mon passe-temps favori avec une inconnue ni avec personne d'ailleurs. Avant que je puisse trouver une réponse à donner, la gamine repart en courant sans se retourner. Je reprends donc mon occupation coutumière.

Cinq minutes après, la voilà qui revient avec dans les mains un contenant en plastique de margarine jaune et quelques cailloux de différentes formes et couleurs à l'intérieur. J'interromps encore une fois ma tâche. Elle ne devrait pas s'éterniser. Mais elle entreprend plutôt de me montrer sa collection en me tenant un discours sur chacune des pièces qui la compose. C'est sa boîte aux trésors. Malgré moi, je trouve ça mignon. En réalité, ça me fait fondre le cœur. Sa présence réveille en moi une tendresse depuis longtemps ensevelie sous des couches de larmes. Je ne suis pas certaine d'apprécier cette sensation. Je suis loin de me douter que cette enfant occupera une grande place dans ma vie. On me dira après que les roches ne parlent pas.

La fillette retourne chez elle sans plus. Je me dirige vers la cour arrière afin de vider mon seau de pierres dans le bac à déchets. J'essaie de partager ma cueillette entre les ramassages hebdomadaires que les employés de la ville effectuent pour que le poids soit réparti sinon il sera trop lourd. Je ne suis pas certaine d'avoir le droit de faire ça, mais comme jamais personne ne m'a interdit de le faire, je continue.

Maintenant, j'ai le goût de m'asseoir sous mon arbre et de commencer la lecture du bouquin de Gabrielle Roy – *Bonheur d'occasion* – que mon libraire m'a fortement recommandé. Il m'a prévenue : «C'est pas récent, récent, mais cette auteure a gagné un grand prix littéraire à Paris et j'ai eu de très bons commentaires de mes clients. Je pense que vous allez l'aimer.» J'ai hésité quand j'ai lu le résumé, parce que l'histoire se situe pendant la

guerre de 1939. Je me suis d'abord dit que je l'avais assez vécue, cette guerre-là. Et puis, j'ai bien vu que l'écrivaine parle plutôt de personnages très colorés qui habitent dans le quartier de Saint-Henri, à Montréal. C'est loin de la France. Je me suis laissée tenter.

Je me sens bien sous les grandes mains tendues de mon marronnier-voyageur. J'ai l'impression que quelqu'un me caresse les épaules dans un geste de réconfort. Nous l'avions, Théo et moi, planté au fin fond de la cour, à gauche. Il nous ferait de l'ombre pendant les matinées et encore un peu à l'heure du dîner.

Un jour, nous étions en visite chez des amis et passions un bon moment. Béa s'amusait à lancer le ballon avec leur petit garçon lorsqu'elle avait réclamé notre aide afin de récupérer le jouet resté accroché dans un arbre. Ce faisant, Théo avait failli mettre le pied sur une pousse toute minuscule, peut-être quinze centimètres de haut. À l'examen, il avait constaté que c'était un rejeton du marronnier qui, en fait, appartenait au voisin. Ses branches empiétaient largement sur la cour de nos amis qui en appréciaient la fraîcheur. De toute manière, ce rejeton était voué à une mort certaine lors de la prochaine tonte du gazon. Nous l'avions donc délicatement prélevé, mis dans une boîte en carton avec une pelle-tée de terre et rapporté chez nous avec l'intention de le transplanter sur notre terrain en arrière de la maison. Heureusement, nous avions l'espace requis parce que nous savions qu'il deviendrait grand. Nos amis n'avaient que faire de cette tige qui avait poussé par hasard sur leur terrain. Je suis plutôt d'avis que le hasard n'existe pas. Ce nouveau rejeton nous attendait. Nous lui avons même donné un nom, ce serait notre marronnier-voyageur. Après tout, il avait sauté la clôture.

Depuis ce jour, notre marronnier-voyageur s'est beaucoup développé. Par temps venteux, il me procure une brise gaillarde, moqueuse ou légère. Ou il me préserve du gros soleil quand je me réfugie sous ses branches. Depuis quelques années, il se pare d'une profusion de fleurs blanches et tachetées de jaune, de rouge, disposées en pyramide et très odorantes. Théo et Béa n'ont pas eu

le bonheur de le voir s'épanouir. Dès le début, nous avons décidé que c'était l'arbre de Béa. Semblable à un protecteur puissant, droit, fier. Ils croîtraient ensemble. Dans notre esprit, notre fille s'enracinerait dans notre vie comme le marronnier-voyageur dans notre jardin et acquerrait ses attributs.

Aujourd'hui, je n'ai plus que mon arbre. Il est plus grand, plus gros avec encore plus de fleurs. Aucun vent, aucune tempête ne le fait fléchir. Un ouragan a emmené les miens au loin. Partis en voyage à leur tour.

Maintenant, après des années à vivre sans eux, je trouve un certain apaisement à ma peine lorsque je me réfugie sous le marronnier-voyageur. Parfois, je divague en imaginant qu'il monte aussi haut que la gigantesque tige de haricot dans l'histoire de *Jack et le haricot magique*. Je fantasme sur l'idée qu'il rejoigne mes amours pour qu'ils puissent ainsi descendre me retrouver.

Je reprends ma lecture laissée en plan.

2

*Le passé façonne
Tel le sculpteur
L'humain de demain*

Février 1944

La matraque s'abat brutalement sur mon épaule. La kapo hurle son ordre: «*Arbeite schmutz jüdisch! Arbeite! Schnell! Schneller!* Travaille, sale juive! Travaille! Vite, plus vite!» Cette fois, le coup atteint ma jambe. Je me relève difficilement sinon le chien qu'elle tient en laisse viendra me mordre. Je ne donne pas cher de ma peau alors.

Depuis plusieurs jours, un froid glacial à paralyser tous mes membres assujettit le camp à son humeur. Le ciel gris ardoise semble peser sur mon dos et faire ployer ma colonne. Mes pieds meurtris peinent à me porter dans des godasses beaucoup trop grandes et dont j'ai bourré le bout de papier dégoté ici et là. Au moins, elles sont appareillées, certaines n'ont pas cette chance. Le sol n'est que boue durcie parsemée de neige noircie par la fumée qui s'échappe des cheminées. Je dois resserrer la cordelette usée de mon pantalon, sinon il ne pourrait pas tenir sur mes hanches devenues décharnées.

Pourtant depuis l'aube, je continue de charrier des pierres d'un amoncellement jusqu'à un chariot. Ces derniers sont placés sur des rails étroits qui mènent jusqu'à un emplacement où d'autres détenues les réceptionnent et les vident à leur tour.

Je glisse, bute sur le sol inégal, raboteux, criblé en plusieurs endroits de petites fondrières qui rendent la marche très pénible. Je tangué et me redresse aussi rapidement que mon corps affaibli me le permet pour éviter que la kapo qui nous surveille s'en aperçoive et me corrige sans retenue. Chaque journée est pareille comme la veille même si j'ai l'impression de disparaître un peu plus chaque jour.

Je suis si fatiguée que je me laisserais choir, là par terre, sur l'amas de roches et m'endormirais. Pour toujours. Cela fait environ quatre-vingt-douze jours que nous avons été arrêtés par la Gestapo et puis séparés. Ma mère et moi avons été forcées de monter dans un wagon à bestiaux avec d'autres gens comme nous. Depuis, nous sommes sans nouvelles de papa.

Dans ma nouvelle tête rasée d'adolescente, il est impensable que la situation actuelle s'éternise. On retournera bientôt chez nous et l'on oubliera tout ce cauchemar. En attendant, le soir, quand je rentre au baraquement, épuisée, le ventre vide, je reste étendue sur la couchette que nous partageons à quatre, incapable de bouger, tant nous sommes serrées les unes sur les autres.

Je peux juste laisser défilé dans mon esprit le temps où le bonheur existait. Je repasse mes souvenirs en boucle afin que je n'oublie pas que j'ai déjà été heureuse. Il n'y a pas si longtemps.

3

*Adieu douce insouciance
Le ciel pleure des obus
La vie en balance
Survivre un jour de plus*

Je m'appelle Elena Kaminski-Beaupré et je suis maintenant maîtresse de ma destinée. Même si je ne suis pas celle que j'aurais dû être, celle d'avant les camps. Je ne saurai jamais.

J'ai fait la paix avec mon passé. Je n'en veux plus à Dieu de toutes les merdes qu'Il m'a envoyées. Oh! je Lui en ai voulu pour ça. Tellement. Je L'ai maudit et même banni de ma vie pendant une certaine période.

Aujourd'hui, je déguste la vie à petites gorgées comme celles de mon pastis qui m'attend sur la table à côté. Allongée sur ma chaise de parterre toute déglinguée, mon large chapeau de paille tout aussi décati en appui sur le visage, je rêve.

À travers les interstices du tissage des fibres, j'observe le bleu du ciel de cette magnifique fin de journée. Les yeux légèrement plissés, j'ai l'impression de regarder à travers un rideau de cils. Les mains croisées sur mon ventre, mon esprit vagabonde dans un *no man's land*, entre deux frontières, le présent et le passé.

Je suis venue au monde pendant une éclaircie, entre deux guerres.

Ma famille habite Grenoble et l'a choisie pour le cadre de vie exceptionnel qu'elle offre avec ses parcs naturels, les nombreuses

heures d'ensoleillement et les montagnes tout près. La ville enveloppée par des remparts très larges explique en partie le fait d'avoir été un haut lieu de la résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Jusqu'au moment tragique, je vis heureuse et insouciante dans un environnement choyé. Papa Adam Kaminski, médecin, a ouvert sa propre clinique au centre-ville. Maman Matilde Moreau, professeure de musique, a mis sa carrière en veilleuse pour se consacrer à sa famille avec l'aide de notre nounou, Martha. Il faut dire qu'en raison de fausses couches successives, j'ai déjà l'âge de raison quand Charles et Anna sont nés à seulement un an d'intervalle.

Mes grands-parents du côté de papa, Varda et Élie, polonais de confession juive orthodoxe et pratiquants ont émigré en France au détour du XX^e siècle. Cela m'a pris du temps avant de comprendre que papa avait coupé les ponts avec eux. C'est sûrement dû au fait que maman est catholique pratiquante. Quoi qu'il en soit, nous, les enfants, sommes élevés dans la foi catholique. Nous ne recommencerons à visiter grand-maman Varda qu'après la mort de son mari emporté par la tuberculose.

Je ne vois qu'à l'occasion mes grands-parents maternels, car même s'ils demeurent à peu de distance, ils travaillent encore et mènent une vie sociale occupée. J'attends avec impatience les sorties au parc ou à la glacerie, en leur compagnie.

J'adore les moments après le repas du soir, quand maman nous joue quelque chose au piano qui trône dans la salle de musique. Papa campe alors dans son fauteuil préféré en fumant une Gauloise, les jambes croisées et l'air détendu. Je l'appelle son fauteuil éléphant parce qu'il a comme des oreilles de chaque côté de la tête. Il est constellé de chevaux, de cavaliers et de chiens. En fillette enjouée et curieuse, je m'affale de tout mon long sur le sofa avec Charles à mon côté. Je dois veiller sur lui. Parfois, il arrive qu'Anna, emmaillotée comme il se doit, soit couchée dans son ber et nous accompagne en babillant. Notre musicienne préférée

interprète pour nous les plus belles mélodies. Mes pièces privilégiées sont celles pendant lesquelles elle m'invite au silence en m'expliquant : « Elena, ma grande, écoute bien ce Nocturne, il est merveilleux pour faire dormir ta petite sœur. » Je me rappelle que je retiens mon souffle tellement j'aime voir ses mains aller et venir sur le clavier, regarder ses manches bouger comme les ailes d'un ange et entendre les notes voltiger dans l'air. Parfois, je m'assoupis là, dans les bras de Morphée et de Chopin.

Maman commence à m'initier au piano dès que j'atteins cinq ans, ce qui ne sera pas un succès, même si je crois bien m'en tirer. En réalité, je n'ai pas hérité du talent musical de maman et elle l'a compris avant moi évidemment. Aujourd'hui, je me contente d'écouter les autres musiciens.

Vivre avec deux bébés me rend excitée de joie. Il y a tellement de va-et-vient et de vitalité dans l'air. C'est fabuleux de les voir grandir, quoique parfois je me sente abandonnée. Il m'arrive de chercher à m'approprier l'attention de maman. Même si c'est loin dans ma mémoire, je me rappelle que certains soirs, elle me permet de la rejoindre dans sa chambre. Elle est alors toute à moi. Elle me fait humer ses parfums, me laisse choisir sa tenue pour le lendemain, brosse mes longs cheveux. Je me sens privilégiée de nouveau et la vie redevient encore plus belle qu'avant.

Et puis, subtilement, la situation se modifie peu à peu. Pour une fillette de neuf ans, accoutumée à être encadrée par des parents protecteurs où chacune des activités est organisée sous le signe de la constance et de la stabilité, le moindre changement est perceptible. Mais, je n'ai pas la faculté de compréhension qui aurait pu l'accompagner.

À la maison, l'atmosphère devient plus lourde. Nous n'avons plus droit aux gâteries ni aux sorties habituelles. Papa est maintenant d'humeur maussade et je sens que maman est inquiète, car elle est moins patiente avec moi, me semble-t-il. La salle de musique est fermée avec interdiction d'y entrer. Les promenades sont limitées

au jardin dans la cour arrière. Je me rends à l'école située tout près en compagnie d'autres enfants avoisinants quand j'y allais seule auparavant. Les rideaux sont toujours clos et Martha nous a quittés. Maman est constamment occupée, soit avec les bébés ou avec même des inconnus qui parfois logent à la maison. Plus les jours s'enfuient, plus je me pose des questions, mais sans pouvoir mettre les mots.

Dans la ville, l'existence est calme et je me prépare à entrer en quatrième primaire lorsque le 3 septembre 1939 la guerre débute officiellement. Grenoble, grande agglomération de près de cent mille âmes, située en Isère, est du côté de la zone libre. Pour l'ensemble des habitants, la vie s'avère encore belle à Grenoble pendant les deux premières années du conflit. Ensuite, peu à peu, les choses changent. Pour nous, les Kaminski, les problèmes commencent plus tôt étant donné que les ancêtres de mon père étaient des juifs polonais.

Dès le mois d'août 1940, Vichy, le nouveau régime provisoire en place, sous l'autorité du maréchal Philippe Pétain, interdit par l'envoi de circulaires les professions médicales à la population juive. Celle-ci est aussi expulsée du fonctionnariat, radiée du barreau et licenciée du corps enseignant. Cette loi empoisonne la vie de mes parents et par le fait même, la mienne. Seuls les Français de souche ont le droit de pratiquer la médecine. De plus, mon père, pensant bien faire, s'inscrit sur la liste du recensement qui a débuté en octobre de cette année-là.

Dans un premier temps, un récépissé lui est remis. Cela lui permet de continuer à travailler jusqu'à ce qu'une décision définitive lui parvienne. Pendant quelques mois, il croit qu'il répond aux conditions requises. Cependant, papa reçoit par la suite un courrier tragique et implacable signé par le préfet qui lui ordonne de cesser immédiatement l'exercice de sa profession.

Lorsqu'il résout de s'expatrier aux États-Unis avec nous, il est trop tard. En novembre 1942, plus aucun passeport n'est délivré.

Heureusement qu'un an plus tôt, Charles et Anna ont été envoyés en lieu sûr en dehors de la ville. Des amis partaient se réfugier à Saint-Nizier-du-Moucherotte, une commune rurale située à l'abri des montagnes du Vercors et entourée de forêts. Ils avaient offert de s'occuper des enfants et d'en prendre soin jusqu'à ce que la situation se calme.

Mes parents décident que je peux rester avec eux pour compléter ma scolarisation, laquelle se poursuit malgré tout, car nous nous pensons à l'abri des grands bombardements.

Or, à l'école, les choses changent. Nous sommes désormais beaucoup plus nombreux par classe avec l'ajout de réfugiés qui affluent de la zone occupée par les Allemands comme nous l'explique M. le directeur. Je deviens une adolescente réservée, posée, sensible. Si un rien m'amuse, le fait de me gronder trop fort attise mes larmes. Souvent, je suis parmi les plus grandes et dois m'asseoir au dernier rang afin de ne pas cacher le tableau aux autres élèves. Tous les vendredis, nous sommes réunis dans la cour pour la cérémonie de levée des couleurs pendant laquelle on élève le drapeau français au sommet d'un mât. Nous chantons alors : *Maréchal, nous voilà!* Cet hymne joue à ce moment-là sur toutes les émissions de radio depuis la création du nouveau gouvernement. Pour moi, la vie continue, mais un peu différemment.

J'ai su après que mon père avait adhéré clandestinement à un groupe de résistants politiques et prêtait assistance aux gens comme il le pouvait. Il faisait en outre passer secrètement et illégalement des papiers d'identité en contrebande pour venir à la rescousse des juifs. Maman n'aurait jamais accepté de le quitter, à ce moment critique. Je vois qu'il s'absente souvent, mais comme il revient toujours, je ne m'inquiète pas trop.

Nous sommes alors privés de ressources pécuniaires et notre train de vie revêt la simplicité, voire le dépouillement. Puis, les tickets de rationnement alimentaire apparaissent et nous obligent à faire la queue dès quatre heures du matin, devant le marché.

Papa ne rit plus. Il me semble avoir le dos aussi voûté que notre voisin, le vieux Isaiah. Je le revois grimacer en buvant son café, ce qui n'arrivait jamais auparavant. Ses cigarettes sentent différemment. Elles n'ont plus cette odeur douceâtre et sucrée que je leur attribuais antérieurement. Nous avons maintenant une bicyclette munie d'un panier sur le devant, car nous avons abandonné notre belle voiture, faute de carburant. Je la trouve chouette, bien qu'elle soit loin d'être neuve. Je suis inconsciente des dangers à venir. Même mes parents ne peuvent pas imaginer la tournure dramatique que prendront les choses.

Un matin, je flâne tranquillement au lit en attendant que mes parents se lèvent lorsque j'entends de grands coups secouer la porte de la maison. Et puis, ils l'enfoncent avant que papa descende ouvrir. Cette date du mardi 16 novembre 1943 restera gravée dans ma mémoire.

De ce moment, jusqu'à mon parachutage dans un baraquement, je garde un souvenir amoindri par mon extrême épouvante. Ma mère et moi sommes dirigées vers les camps de concentration de Nordhausen-Dora et par la suite transférées à Ravensbrück. J'ai à peine treize ans et toute la vie devant moi, me dis-je innocemment. Étant donné que je suis grande pour mon âge et en me vieillissant un peu, je pourrai rejoindre un centre de travail comme mon père m'a exhortée à faire avant notre arrestation. Prétendre avoir quelques années de plus pourrait favoriser ma survie. Je ne comprends pas tellement ce que cela signifie, mais je fais ce qu'il m'a dit. Postérieurement, j'apprendrai que les adolescents étaient enrôlés pour le travail forcé et que les enfants étaient tués dès l'arrivée dans les camps.

Maman et moi sommes brisées, effondrées en arrivant au camp au milieu de la nuit. Nous descendons du train dans un vacarme épouvantable. Mêlées à une foule d'hommes, de femmes et d'enfants tous hagards, nous cherchons à comprendre ce qu'on attend de nous. Des soldats hurlent des ordres que nous peinons à comprendre. Les jappements et les grondements enragés des

chiens nous effraient encore plus. Les projecteurs nous aveuglent. Nous voyageons dans des conditions extrêmes, sans voir le jour distinctement que par les lattes espacées des wagons, sans boire, ni manger et même sans bouger, dû à l'exiguïté des lieux. Nous avons eu tellement froid, car sans chauffage, nous comptons sur la chaleur corporelle d'autres détenus. Mais, ces pauvres misérables sont tout aussi transis que nous. On nous intime l'ordre de nous placer en file. Les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre.

Un homme vêtu avec une tenue rayée, un béret sur sa tête tondu, le visage émacié, assis derrière une table bancale et devant un registre, inscrit les réponses aux questions qu'il nous pose. Ensuite, une personne différente et semblable à la fois tatoue sans ménagement un numéro sur notre avant-bras gauche. Plus tard, les gardiens nous appelleront toujours par ce numéro. Nous avons intérêt à nous en souvenir. Il est gravé dans ma chair et dans ma tête à tout jamais.

Par chance, mère et moi pouvons rester ensemble ; nous nous dirigeons cahin-caha vers un des baraquements réservés aux femmes. Nous sommes incroyablement nombreuses à nous partager cet espace muni d'un seul poêle pour chauffer la place. Nous constaterons par la suite y avoir été parquées entre quatre à cinq cents détenues par baraquement. Ce sont les déportées déjà sur place qui nous mettent au courant du fonctionnement.

C'est impossible que ce soit réel. Nous avons beau regarder autour de nous afin de détecter un truc quelconque qui viendrait rétablir la situation antérieure, nous n'y voyons que désolation et souffrance. Nous dormons à peine tant l'espace est restreint sur les lits superposés que nous occupons à quatre par étage, couchées tête-bêche avec parfois une seule couverture infestée de poux pour se couvrir. Au moins, nous sommes ensemble. Lorsque nous avons la possibilité d'échanger, je questionne maman : « Pourquoi ils nous font ça ? Ils nous haïssent tant que ça ? » Elle me répond : « Parce qu'ils ont peur de nous, ma fille. Ils nous croient tellement

plus forts qu'eux.» Je ne saisis pas vraiment ce qu'elle veut dire. «Maintenant, essaie de dormir, Elena, une grosse journée nous attend demain.» Je pleure sans arrêt, je veux retourner dans ma maison, retrouver ma chambre, mon lit avec son édredon fleuri et si doux. Je finis par fermer les yeux en espérant avoir récupéré ma vie d'avant, en me réveillant le lendemain matin. Tout cela me semble un cauchemar dont nous allons vite nous réveiller.

Nous sommes nourries juste ce qu'il faut pour survivre. Maman sépare avec moi le peu qu'elle a. Je vois qu'elle me donne la plus grande part, mais elle insiste, disant qu'à mon âge, mes besoins sont plus importants. Mais, j'ai toujours ce mal au ventre créé par le vide.

On nous attribue des tâches difficiles, surtout dans notre condition physique qui se dégrade rapidement. Je vois ma pauvre maman maigrir à vue d'œil. Avant peu, je flotte littéralement dans les guenilles qu'ils m'ont remises à mon arrivée. Je suis laide, sale, sans cheveux et la peau couverte d'ecchymoses. Sans miroir, je me vois pourtant dans la caricature de mes camarades d'infortune. Je devrais porter de belles robes, aller danser avec mes amies Adrienne et Marie et sûrement rencontrer mes premiers *flirts*. Au lieu de quoi, je me dessèche au contact de personnes qui me renvoient l'image de déchéance que notre condition crée. Le soir, après une journée éreintante, je m'écroule sur les planches de bois crasseuses. La fatigue m'empêche de trop penser, anesthésiant mon cerveau.

Comme nous devons éviter à tout prix d'attirer l'attention des gardiens, nous subissons les pires horreurs dans le silence. Dans mon cœur d'adolescente, ma vie ne peut pas s'arrêter là. Je suis trop jeune pour mourir. Je me jure que je me tirerai de cet endroit coûte que coûte. Je pleure souvent, chaque jour, et maman me console en me formulant : «Sois forte, Elena, nous allons nous en sortir. Fais ce qu'ils disent et ça devrait aller. Tu verras, ça ne peut pas durer comme ça éternellement. C'est pas possible.» Elle me protège du mieux qu'elle le peut, en aplanissant les choses et les

gens autour de moi. De mon côté, j'ai trouvé un truc qui m'apaise. Dès que je peux, je m'évade dans ma tête, m'isole du monde inhumain qui m'entoure. Au début, je revisite ma vie d'avant, mais après un certain temps, je choisis de me raconter toutes les histoires que mes parents me lisaient lorsque j'étais petite, le soir avant de m'endormir, *Les contes des mille et une nuits*. Si Shéhérazade avait pu tenir mille nuits pour sauver sa vie et celles de ses compagnes, je peux en faire autant.